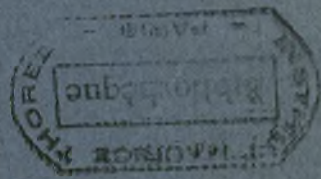


Br b50(10)

CHARLES RAPPOPORT



LE SOCIALISME

X. Les Précurseurs du Socialisme moderne :

Louis BLANC, Pierre LEROUX, CABET

Introduction à l'étude du marxisme



Parti Socialiste (S.F.I.C.)

Fédération de la Seine

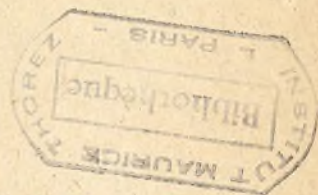
Ecole du Propagandiste

49, Rue de Bretagne

Paris III^e

Pr b50 (10)

CHARLES RAPPOPORT



LE SOCIALISME

X. Les Précurseurs du Socialisme moderne :
Louis BLANC, Pierre LEROUX, CABET

(introduction à l'étude du Marxisme)

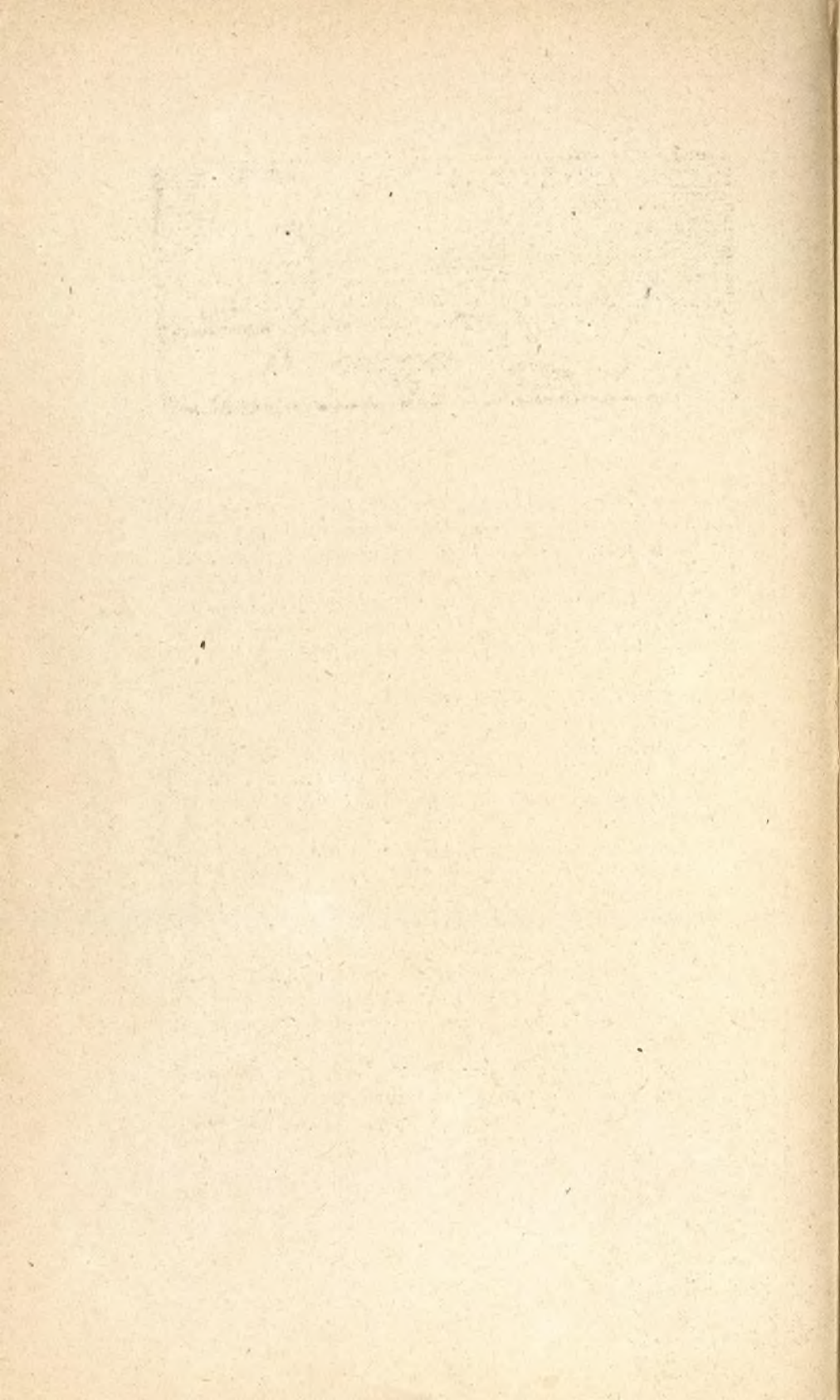
Parti Socialiste. (S. F. I. C.)

Fédération de la Seine

Ecole du Propagandiste

49, Rue de Bretagne

Paris III^e





Je parlerai aujourd'hui de Louis Blanc, de Pierre Leroux, de Cabet, de ces trois socialistes marquants, et je commencerai, si le temps nous le permet, à étudier avec vous Karl Marx, qui est le centre de nos études et qui, naturellement, nous donnera le plus de matériaux pour la propagande.

Louis Blanc peut être considéré comme le véritable fondateur du socialisme réformiste, du socialisme qui croit qu'à l'aide des réformes nous aboutirons, dans les cadres du régime actuel, à la transformation des bases de ce régime. Il ne faut pas croire que tous les réformistes ne sont pas des socialistes. Il y a des réformistes qui ont sincèrement, dans leur esprit, l'idéal socialiste, qui croient à la possibilité, à la nécessité même du régime socialiste. C'était le cas de Jaurès qui a contribué à donner au socialisme international un éclat sans pareil dans le monde grâce à son immense talent, à ses connaissances, à sa générosité, à sa clairvoyance politique quand il s'agissait de la politique internationale. Mais il était tout de même réformiste, parce qu'il considérait qu'avec des réformes, nous pouvons peu à peu aboutir à l'abolition du régime de la propriété privée, ou à faire la plus grande partie du chemin vers notre but idéal, à préparer, par des améliorations partielles, la cité communiste future.

Louis Blanc est encore réformiste pour une autre raison. C'était le premier socialiste participant au pouvoir bourgeois, à la lutte de la révolution de 48, avec l'ouvrier Albert.

Voici en quelques mots sa vie. Louis Blanc est né à Madrid, en 1811. Il est mort en 1882. Il a été, comme vous le savez, le grand historien de la grande révolution. L'*Histoire de la Révolution*, de Louis Blanc, se lit encore aujourd'hui avec un grand intérêt, malgré l'immense progrès qu'a fait l'étude de cette grande période. Il était non seulement l'historien de la révolution, il en était la victime. Son grand-père fut envoyé à l'échafaud sous la révolution par le tribunal révolutionnaire. Il vécut lui-même longtemps dans une grande misère. La révolution de 1830 avait complètement ruiné sa famille.

Son œuvre socialiste qui a le plus contribué à la vulgarisation de notre doctrine, dans son temps, c'est l'*Organisation du Travail*. Il a fait une critique — très intéressante à notre époque — d'une des bases de la société actuelle. Vous savez que la société actuelle est fondée sur le principe de la concurrence, sur la rivalité, sur la lutte pour l'existence, non seulement de nation à nation, de roi à roi, de classe à classe, mais encore d'individu à individu dans la même classe. Dans chaque classe, il y a des individus, des catégories d'individus qui luttent les uns contre les autres pour notre misérable pitance, ou pour la domination. Louis Blanc fait ressortir avec éclat — c'est un grand écrivain — tous les maux qu'engendre la rivalité capitaliste, la concurrence du régime, et surtout le monopole.

Il disait :

« S'il n'y avait que des douleurs exceptionnelles et solitaires à soulager, la charité y suffirait peut-être. Mais le mal a des causes aussi générales que profondes : et c'est par milliers qu'on les compte, ceux qui, parmi nous, sont en peine de leur vêtement, de leur nourriture et de leur gîte. Comment cela est-il possible? Pourquoi, au sein d'une civilisation tant vantée, cet abaissement tragique et cette longue agonie de la moitié des humains.

« Le problème est obscur. Il est terrible. Il a provoqué des révoltes qui ont ensanglanté la terre sans l'affranchir. Il a usé des générations de penseurs. Il a épuisé des dévouements d'une majesté toute divine. Voilà deux mille ans déjà que des nations entières s'agenouillent devant un gibet, adorant dans celui qui voulut y mourir, le Sauveur des hommes. Et

pourtant, que d'esclaves encore ! Que de lépreux dans le monde moral ! Que d'infortunés dans le monde visible et sensible ! Que d'iniquités triomphantes ! Que de tyrannies savourant à leur aise les scandales de leur impunité ! Le Rédempteur est venu ; mais la Rédemption, quand viendra-t-elle ? »

« Le pauvre est-il un membre ou un ennemi de la société. Qu'on réponde !

« Il trouve tout autour de lui le sol occupé.

« Peut-il semer la terre pour son propre compte ? Non, parce que le droit de premier occupant est devenu droit de propriété. Peut-il cueillir les fruits que la main de Dieu a fait mûrir sur le passage des hommes ? Non, parce que de même que le sol, les fruits ont été appropriés.

« Peut-il se livrer à la chasse ou à la pêche ? Non, parce que cela constitue un droit que le gouvernement affirme.

« Peut-il puiser de l'eau à une fontaine enclavée dans un champ ? Non, parce que le propriétaire du champ est, en vertu du droit d'accession, propriétaire de la fontaine.

« Peut-il, mourant de faim et de soif, tendre la main à la pitié de ses semblables ? Non, parce qu'il y a des lois contre la mendicité.

« Peut-il, fuyant cette patrie homicide, où tout lui est refusé, aller demander des moyens de vivre loin des lieux où la vie lui a été donnée ? Non, parce qu'il n'est permis de changer de contrée qu'à de certaines conditions impossibles à remplir par lui.

« Que fera donc ce malheureux ? Il vous dira : « J'ai des bras, j'ai une intelligence, j'ai de la force, j'ai de la jeunesse ; prenez tout cela, et, en échange, donnez-moi un peu de pain. C'est ce que font et disent aujourd'hui les prolétaires. Mais ici même vous pouvez répondre au pauvre : « Je n'ai pas de travail à vous donner ». Que voulez-vous qu'il fasse alors ?

« La conséquence de ceci est très simple. Assurez du travail au pauvre. Vous aurez encore peu fait pour la justice, et il y aura loin de là au règne de la fraternité ; mais du moins, vous aurez conjuré d'affreux périls et coupé court aux révoltes. Y a-t-on bien songé ? Lorsqu'un homme, qui demande à vivre en servant la société, en est fatalement réduit à l'attaquer sous peine de mourir, il se trouve, dans

son apparente agression, en état de légitime défense, et la société qui le frappe ne juge pas, elle assassine ».

Il voulait dire par là : Quand le plus grand criminel attaque la société par nécessité, à la suite de sa misère, ce n'est pas lui qui est le véritable agresseur. C'est la société qui, par sa base, son inégalité, par le régime de propriété privée, a provoqué ce crime. L'assassin, ce n'est pas le criminel, c'est le régime lui-même.

« La concurrence qui est la base du régime, est-elle un moyen d'assurer du travail au pauvre? Mais poser la question de la sorte, c'est la résoudre. Qu'est-ce que la concurrence relativement aux travailleurs? C'est le travail mis aux enchères. Un entrepreneur a besoin d'un ouvrier : trois se présentent. Combien pour votre travail? — Trois francs : j'ai une femme et des enfants. — Bien. Et vous? Deux francs et demi : je n'ai pas d'enfants, mais j'ai une femme. — A merveille. Et vous? — Deux francs me suffiront, je suis seul. — A vous donc la préférence. C'en est fait : le marché est conclu. Que deviendront les deux prolétaires exclus? Ils se laisseront mourir de faim, il faut l'espérer. Mais s'ils allaient se faire voleurs? Ne craignez rien, nous avons des gendarmes. Et assassins? Nous avons le bourreau. Quant au plus heureux des trois, son triomphe n'est que provisoire. Vienne un quatrième travailleur, assez robuste pour jeûner de deux jours l'un, la pente du rabais sera descendue jusqu'au bout : nouveau paria, nouvelle recrue pour le bagne, peut-être.

.....
« Un des résultats les plus hideux du système industriel que nous combattons est l'entassement des enfants dans les fabriques

En France, lisons-nous, dans une pétition adressée aux Chambres par les philanthropes de Mulhouse, on admet dans les filatures de coton et dans les autres établissements industriels, des enfants de tout âge ; nous y avons vu des enfants de cinq et six ans. Le nombre d'heures de travail est le même pour tous, grands et petits ; on ne travaille jamais moins de treize heures et demie par jour dans ces filatures, sauf le cas de crise commerciale.

« Traversez une ville d'industrie à cinq heures du matin, et regardez la population qui se presse à l'entrée des filatures ! Vous verrez de malheureux enfants pâles, chétifs, rabougris, à l'œil terne, aux joues livides, ayant peine à respirer, marchant le dos voûté, comme des vieillards. Écoutez les entretiens de ces enfants : leur voix est rauque, sourde et comme voilée par les miasmes impurs qu'ils respirent dans les établissements cotonniers. »

« Plût à Dieu que cette description fût exagérée ! Mais les faits qu'elle signale s'appuient sur des observations consignées dans des pièces officielles et recueillies par des hommes graves. Les preuves, d'ailleurs, ne sont que trop convaincantes : M. Charles Dupin a dit à la Chambre des Pairs que, sur 10.000 jeunes gens appelés à supporter les fatigues de la guerre, les dix départements les plus manufacturiers de France en présentaient 8.080 infirmes ou difformes, tandis que les départements agricoles n'en présentaient que 4.029 ».

Les capitalistes préfèrent le travail des enfants qui est moins exigeant. Les enfants ne peuvent pas s'organiser pour combattre le capital. Si les parents sont condamnés à vendre leurs enfants aux capitalistes, naturellement, c'est qu'ils sont dans une telle misère qu'il sont obligés d'accepter n'importe quelles conditions faites par l'entrepreneur.

Qu'est-ce que proposait Louis Blanc pour mettre fin aux misères qu'il a si éloquemment décrites. Il proposait, entre autres choses, un Ministère du Progrès, ou Ministère du Travail. Il proposait un Congrès du Travail. Il proposait les Ateliers sociaux. Si vous avez lu l'histoire de la révolution de 1848, vous devez savoir qu'on a donné cette fiche de consolation à Louis Blanc et à son parti. On a fondé des Ateliers Nationaux. Il n'en est sorti que la misère. La fermeture des Ateliers Nationaux a provoqué les massacres de juin où sont tombés par milliers les prolétaires, de sorte que plusieurs écrivains considèrent cette réforme comme une véritable provocation de la part de la classe dominante. Voilà à quoi a abouti le réformisme de Louis Blanc.

Louis Blanc, à la suite de la révolution de 1848, à la suite des journées de juin, a dû s'exiler à Londres où il a composé son grand ouvrage sur la révolution française. Dans

cet ouvrage, il oppose surtout la solidarité à l'isolement individualiste. Il glorifie surtout Robespierre, parce que Robespierre a pris précisément les idées de la solidarité, de la fraternité de Jean-Jacques Rousseau, parce qu'il s'occupait de la classe ouvrière. Des douze ou treize volumes de *l'Histoire de la Révolution Française* de Louis Blanc, je vous recommande surtout le premier volume, qui représente l'introduction dans l'histoire, et qui expose d'une façon très intéressante les faits qui ont préparé la période de la grande révolution française.

La fin de la carrière de Louis Blanc a été assez tragique. Tout en étant un des fondateurs de la doctrine socialiste, par son œuvre sur *l'Organisation du Travail*, qui a eu d'innombrables éditions et une influence très grande, même à l'étranger, pour le développement de nos doctrines, — Louis Blanc, lors de la deuxième grande bataille de classe, la Commune, ne s'est pas trouvé à la hauteur de sa tâche. Il a quitté la cause prolétarienne. Il n'a pas compris, par nationalisme, par esprit patriotique, la grande portée historique, socialiste, de cette grande bataille prolétarienne. Il est passé, au nom de l'union sacrée — déjà ! — au nom de l'intérêt — du prétendu intérêt ! — national, de l'autre côté de la barricade. Il est resté à Versailles avec les massacrés du prolétariat français, et s'est déclaré contre les massacrés. Naturellement à partir de cette époque, à partir de 1871, Louis Blanc ne joue aucun rôle dans la classe ouvrière. Mais au point de vue historique, nous qui sommes si loin de cette période, nous n'avons pas — comme nous faisons toujours selon notre méthode objective — nous n'avons pas à tenir compte de cette fin tragique de l'homme qui a tout de même joué un grand rôle dans le mouvement. Nous ne prenons de Louis Blanc que cette partie qui nous est utile, la partie féconde, la partie doctrinale.

Louis Blanc se rapproche du socialisme moderne par sa compréhension du rôle politique de la classe ouvrière. Vous savez que chez tous les socialistes que nous avons étudiés jusqu'ici — sauf dans l'œuvre posthume de Proudhon, *de la Capacité politique de la Classe Ouvrière* que j'ai déjà analysée devant vous — le rôle politique qu'on attribue à la classe ouvrière est assez effacé. La classe ouvrière était trop

faible pour jouer un rôle politique. Et c'est cette faiblesse numérique, sociale, de la classe ouvrière qui faisait que les grands utopistes, les grands précurseurs du socialisme moderne attachaient très peu d'importance à la force politique de la classe ouvrière, ne comptaient que sur les partis représentant les classes dominantes, ne comptaient que sur les pouvoirs établis, ne comptaient, au fond que sur l'Etat capitaliste pour se débarrasser du capitalisme.

Louis Blanc n'est pas encore arrivé à l'idée moderne de la lutte de classes. Il était, comme je vous l'ai dit, le premier « participant ». Il pratiquait la participation au pouvoir bourgeois. Mais, connaissant à fond l'histoire de la grande révolution, il ne pouvait pas ignorer que le tour du Quatrième-Etat — comme on disait à cette époque —, le tour de la classe ouvrière pour s'emparer du pouvoir est arrivé.

Je ne veux pas m'arrêter sur toute une série de socialistes mystiques comme Buchez, qui cherchaient à concilier le socialisme avec la religion, pour lesquels, Christ était le premier fondateur du socialisme. Cela nous retarderait trop. Il me suffit de parler un peu de Pierre Leroux, qui, sous certains rapports, représente ce socialisme religieux et mystique.

Je vous ai déjà dit que nous tenions le mot « socialisme » de Pierre Leroux. Leroux est né à Paris en 1798 ; il est mort en 1871. Il fut admis à l'Ecole Polytechnique. Mais son état de fortune ne lui permit pas de terminer ses études. Il se fit maçon, puis ouvrier typographe. Il inventa même une machine à composer, qu'il appela « pianotype ». C'était la machine qui a précédé la linotype.

Il a été affilié à la communauté saint-simonienne. Il a collaboré à la *Revue Indépendante*. Son œuvre capitale s'appelle (le titre est assez long, mais par le titre, vous verrez le caractère de sa méthode) : *De l'Humanité, de son principe et de son avenir, où se trouve exposée la vraie définition de la religion et où on explique le sens, la suite et l'enchaînement du mosaïsme et du christianisme*. Il analyse toutes les grandes écoles philosophiques, comme toutes les grandes religions, en les rattachant surtout au progrès de nos idées.

Je cite de lui ce simple passage, pour vous donner au moins une idée de sa doctrine :

« Par l'Épicurisme, par le Stoïcisme, par le Platonisme et par le Christianisme, nous nous sommes éloignés profondément de la condition des animaux. Mais sans la philosophie, en quoi notre vie, je le demande, différerait-elle de la vie des animaux ?

« Le Platonisme a été le grand mobile, du perfectionnement moral de l'homme, et l'instrument le plus actif de la sociabilité.

« Le Stoïcisme a surtout été le ressort intérieur et énergique des révolutions du monde.

« L'Épicurisme a présidé surtout au perfectionnement industriel de l'humanité.

« Le premier a surtout considéré nos rapports avec nos semblables et avec Dieu.

« Le second a voulu surtout nous perfectionner nous-mêmes.

« Le troisième s'est plus directement occupé de la nature extérieure.

« Il est temps de comprendre enfin et cette chute de l'homme par laquelle, en passant de l'ignorance à la connaissance, il passa en même temps de l'unité à la distinction et à l'individualité, et cette Rédemption par laquelle, en continuant de progresser dans la connaissance, il essaya en Jésus-Christ, de se régénérer dans l'unité, de rentrer à la distinction, à l'individualité ».

Dans ce goût, vous trouverez des chapitres entiers. Ce sont des idées philosophiques, des idées métaphysiques, abstraites, qui sont la base, le fond même de sa doctrine. On comprend pourquoi un socialiste comme Pierre Leroux n'est plus à la mode. Notre époque se distingue par son réalisme. Nous ne ramenons plus les faits aux idées. Nous faisons le contraire. Nous expliquons les idées par les faits. Nous ne réduisons pas la réalité dans le langage, dans le jargon philosophique. Nous expliquons la philosophie elle-même par des intérêts, par des réalités concrètes.

Cabet, troisième grande figure de cette époque de 48, est né en 1788, à Dijon. Il est mort en 1856. C'était l'utopiste pratiquant, l'utopiste qui non seulement formulait en théorie

ses plans utopiques de réforme sociales en se basant, comme toujours, sur la morale, sur les idées, sur la raison pure, mais qui voulait donner à l'humanité l'exemple d'une réalisation communiste. Il a fondé en Amérique, où le terrain lui paraissait le plus favorable — parce que des expériences avaient déjà été faites avant Cabet — il a fondé, dans l'État du Texas, une colonie où environ 300 personnes devaient travailler et vivre selon l'idéal de la cité future et montrer à l'humanité un exemple vivant de la régénération de l'humanité par le communisme. Cette aventure a tourné tragiquement. Les hommes et les femmes qui étaient dans l'État du Texas se sont brouillés à mort. Des divisions innombrables se produisirent et l'affaire s'est terminée chez les juges. Cet homme, qui était admirable de dévouement, d'idéalisme, a été accusé par ses anciens partisans d'escroquerie. Il a été obligé de se défendre. Il a été acquitté.

C'est l'éternelle erreur des utopistes de croire qu'il suffit d'avoir un système, un plan, pour réformer la société actuelle, que ce n'est pas de la société actuelle, de ses entrailles que sortira la transformation, c'est de notre tête, de notre cerveau, de notre bonne volonté individuelle que sortira la transformation fondamentale de la société. Il a payé cher cette malheureuse expérience. Cela ne l'a pas empêché de croire, d'avoir la foi profonde et sincère en son idéal.

Il imagine, dans un livre, *Voyage en Icarie*, une société d'où tous les maux seront éliminés. Comme tout utopiste, il a cherché à donner un tableau détaillé de la société future. Il nous a montré comment seront faits les trottoirs, comment seront éclairées les villes futures. Comme il n'y aura ni cafés, ni restaurants, ni boutiques, tout l'éclairage sera concentré dans les larges rues. Comme les autres utopistes, il cherche à entraîner l'humanité par ces exemples d'un véritable paradis terrestre. Il croyait qu'il suffit de montrer dans un tableau magnifique tous les avantages de la société future pour que les hommes adhèrent immédiatement et sincèrement à cette société. Or, nous savons, par l'expérience historique, par l'avortement de la colonie de Cabet et de bien d'autres, que ce n'est pas par cette méthode, par la description de la félicité future que nous

arriverons à transformer la société. Pour vous donner tout de même un échantillon de ces descriptions, je vous citerai seulement quelques petits passages de la description de la cité future, dans le roman *Voyage en Icarie*, de Cabet :

« Tu ne verrais ici ni cabarets, ni guinguettes, ni cafés, ni estaminets, ni bourse, ni maison de jeux ou de loteries, ni réceptacles pour de honteux ou coupables plaisirs, ni casernes et corps de garde, ni gendarmes et mouchards, comme point de filles publiques, ni de filous, point d'ivrognes ni de mendiants ; mais en place, tu y découvriras partout des *indispensables*, aussi élégants que propres, et commodes, les uns pour les femmes, les autres pour les hommes, où la pudeur peut entrer un moment, sans rien craindre pour elle-même ni pour la décence publique. »

Voyez cette prévoyance de l'avenir ! Jusqu'aux *indispensables* !

Nous en avons fini avec les écoles utopistes. Nous passerons maintenant à la figure centrale, à la grande figure de Karl Marx, le véritable fondateur de notre socialisme moderne.

Seulement, avant de parler de Marx, je dois vous expliquer pourquoi j'ai omis de parler de Babeuf, des Babouvistes et de Blanqui, qui ont joué un rôle considérable dans la préparation de la révolution moderne. C'est précisément parce que ces hommes ont joué un rôle comme celui-là que j'en parlerai lorsque nous verrons la révolution russe. Je montrerai la filiation historique, l'enchaînement des faits et des idées qui sont attachés à ces grands noms de Babeuf et de Blanqui. Maintenant, je reste sur le plan doctrinal, théorique. Voilà pourquoi après les théoriciens utopiques, après les précurseurs de la méthode de Marx, comme Saint-Simon, je passe directement à Marx, à l'école marxiste.

Pour comprendre Karl Marx, il faut d'abord connaître l'époque où est né Karl Marx. Parce que, au fond, que dit la doctrine de Karl Marx ? Que les idées ne tombent pas du ciel, que les idées ne sont pas détachées de la réalité, que ce n'est pas l'idée qui produit la réalité, mais que c'est au contraire la réalité, le fait qui produit

des idées. Ce qui est vrai pour toutes les idées, l'est évidemment pour les idées marxistes.

Quel est donc le caractère général de l'époque où est née, où s'est développée la doctrine marxiste? Marx est né en 1818. Son premier ouvrage — où se trouve déjà les fondements de sa doctrine ou de sa méthode — date de 1844, *la Sainte Famille*. Il faut donc étudier et comprendre l'époque qui est enconvenue entre la révolution de 1830 et 1848. Cette époque marque déjà une réaction contre les idées rétrogrades qui ont suivi la période de la grande révolution. Vous savez qu'après la grande révolution française est venue la période napoléonienne, la guerre mondiale. Ensuite, est venue la période de la restauration. C'était le triomphe de la réaction politique, économique, sociale, intellectuelle, morale. C'était la réaction contre les idées du siècle où la raison lutte contre la superstition religieuse. C'était la réaction contre les idées républicaines, contre la libre-pensée, contre toutes les idées démocratiques. Mais à partir de 1830, nous voyons partout surgir des sociétés secrètes qui commencent à réagir contre cette formidable et triomphante réaction. Partout des hommes se lèvent pour réclamer la liberté politique, la liberté de la pensée, pour glorifier les idées républicaines, les idées révolutionnaires. Nous voyons dans tous les pays un mouvement d'opposition antimonarchiste, et, d'autre part, nous voyons que la réaction accentue sa lutte contre les idées avancées. Ce sont des persécutions perpétuelles contre les révolutionnaires, même contre de simples démocrates. Nous voyons partout emprisonner, exiler des hommes d'avant-garde. Nous voyons se former en Allemagne toute une phalange de jeunes qui protestent, qui se révoltent. En France comme je l'ai dit, d'innombrables sociétés secrètes s'établissent, des *carbonari* commencent la lutte contre le régime despotique. Sur un autre terrain, sur le terrain économique, nous voyons le capitalisme se développer, nous voyons surgir la grande industrie moderne, prendre une grande extension. Avec la grande industrie, se développe la classe ouvrière, le prolétariat moderne. La grande industrie ne peut pas vivre sans provoquer la formation du prolétariat. Le capitalisme vit du prolétariat, de la classe ouvrière.

Donc, partout où le capitalisme prend racine, où le capitalisme fait son apparition, le prolétariat fait son apparition également. A aucune époque, surtout en France, il n'y avait eu un aussi grand développement d'idées socialistes. Le plus grand nombre se rencontrent à cette époque à Paris. On commence déjà à pressentir l'avènement d'une nouvelle classe, l'avènement d'une nouvelle période. Et, c'est non seulement une lutte politique, une lutte pour la liberté qui s'engage, mais encore une lutte sociale. Des hommes, qui n'étaient même pas socialistes, ont ce pressentiment, ont cette idée qu'il y a quelque chose de nouveau dans le monde. Par exemple, le grand républicain Mazzini, le grand patriote italien, qui, toute sa vie, a combattu pour l'indépendance de son pays, qui était un adversaire de Karl Marx, écrit : « Le monde individuel a fait son temps ; le monde social commence. De partout en Europe, il s'élève un appel aux choses nouvelles, aux nouvelles passions, un appel aux nouveaux éléments que le siècle a mis en fermentation. »

Malon, dans son *Histoire du Socialisme*, écrit qu'on pouvait, le même jour, rencontrer à Paris des hommes les plus remarquables de cette époque. Suit une énumération que je vous demande la permission de lire : Manin, Mazzini, Henri Heine, Coesar de Paepe, Karl Marx, Lassalle, Charles Grün, Rittinghausen, Alexandre von Humboldt, J. Ogareff et son ami Alexandre Herzen, J. Stuart-Mill, Colins, de Potter, A. Mickiewicz, Cabet, Vidal, Proudhon, Pecqueur, Victor Considérant, Eugène Süe, Pierre Leroux, Georges Sand, Béranger, Victor Hugo, Lamartine, Michelet, Louis Blanc, Caussidière, E. de Girardin, Quinet, Auguste Barbier, Baudelaire, Villegardelle, Auguste Comte, Littré, Enfantin, Raspail, Arago, Barbès, Blanqui, de Kersausie, Balzac, Ribeyrolles et tant d'autres.

Vous savez que tous ces hommes ont joué un grand rôle dans toutes les branches de l'esprit. A la même époque, on pouvait les rencontrer dans une même ville. Bakounine, en parlant de cette époque, pouvait dire : « Nous étions arrivés à croire fermement que nous assistions aux derniers jours de la vieille civilisation et que le règne de l'égalité

allait commencer. Bien peu résistaient au milieu révolutionnaire socialiste de Paris, et, généralement, deux mois de boulevard suffisaient pour transformer un libéral en socialiste. » C'est le contraire qui peut arriver aujourd'hui si l'on se limite aux boulevards.

Stuart-Mill, le grand philosophe anglais, déclarait à cette époque « que la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue si l'ordre actuel condamnant la grande majorité des hommes à une lutte barbare pour l'existence devait se prolonger indéfiniment ». Lamartine proclamait que « les prolétaires, dont la situation a empiré, remueront la société jusqu'à ce que le socialisme ait succédé à l'odieux individualisme ». Vous voyez bien que des hommes comme Lamartine, qui n'étaient pas socialistes, avaient le pressentiment qu'une nouvelle société allait se fonder. Voilà le milieu social, politique, économique dans lequel est née la doctrine de Marx.

Dans notre prochaine leçon, je ferai voir comment s'est développée cette grandiose doctrine et en quoi elle consiste.



Bois gravés par Léon Gaudeaux



Sténographié par les professionnels
syndiqués de la Coopérative «STÉDOS»,
123, boulevard Diderot, imprimé par
les ouvriers syndiqués de la Société
Mutuelle d'Édition, 95, rue Oberkampf,
Paris.

LES ÉDITIONS DE L'ÉCOLE DU PROPAGANDISTE

Tous les Cours de l'École du Propagandiste sont sténographiés et publiés en brochures par les soins de la Coopérative professionnelle *Sténos*. Nous attirons l'attention des camarades sur l'utilité d'acquérir pour leur Bibliothèque de groupe ou de section la série complète des Cours de l'École. Cette collection forme un ensemble de la doctrine socialiste énoncée par nos meilleurs théoriciens.

Ces brochures sont vendues au prix de 1 fr. 50.

La collection complète comprenant près de 50 brochures est mise en souscription au prix de 60 francs, payables 6 francs par mois.

BROCHURES PUBLIÉES :

- I. Socialisme utopique et Socialisme scientifique.
- II. Le Socialisme dans l'antiquité. — Le Communisme de Platon et l'Individualisme d'Aristote.
- III. Le Socialisme au XVIII^e siècle (Morelly).
- IV. Le Socialisme au XVIII^e siècle (J.-J. Rousseau)
- V. Le Socialisme au XVIII^e siècle (Mably)
Les précurseurs du Socialisme moderne (Saint-Simon).
- VI. Les précurseurs du Socialisme moderne (l'École Saint-Simonienne). (Bois gravés par Lepoint-Duclos).
- VII. Les précurseurs du Socialisme moderne (Charles Fourier).
(Bois gravés par Henri Boulanger).
- VIII et IX. Les précurseurs du Socialisme moderne (P.-J. Proudhon). (Bois gravés par Léon Gaudeaux).
- X. Les précurseurs du Socialisme moderne (Louis Blanc, Pierre Leroux, Cabet). Introduction à l'étude du marxisme.

Envoyer la correspondance et les commandes au citoyen
LUC MÉRIGA, Secrétaire de l'École du Propagandiste,
40, rue de Bretagne, Paris (3^e).